

Oblivia

Paul Marram

Paul Marram

Oblivia

© Paul Marram, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3057-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Au dernier moment, Fondia passa voir sa mère, sans espoir d'être soutenue, elle ne se faisait pas d'illusion, mais elle voulait lui faire part de sa décision de quitter la capitale ; une manière de couper les ponts, d'en finir. La jeune fille ne fut pas surprise par sa réaction agressive, elle était prévisible.

— Toi et ton père, vous vous disputez souvent, mais au fond vous êtes semblables... Même inconstance, même orgueil, mêmes ambitions... Vous êtes durs... Terriblement durs. Je devrais te conseiller de faire attention à toi et pourtant, c'est un autre avis qui me vient à l'esprit : n'oublie pas de rentrer tes griffes de temps en temps sinon personne ne voudra t'aider.

— Je ressemble peut-être à mon père, mais je ne partage pas ses valeurs... On dirait que tu ne fais pas la différence.

— Mais bien sûr, ma chérie. Ne sois pas aussi susceptible. Je voulais juste dire que les hommes de pouvoir sont ambivalents... Salauds, charmeurs. On perd la tête avec eux. Tu es vraiment certaine de vouloir partir ? Cette idée de voyage n'est pas raisonnable. Tu ferais mieux de rester avec moi... Tu pourrais continuer tes études, je t'aiderais à trouver un appartement... Ton père finira par s'y faire. Alors que sa colère sera terrible quand il apprendra ton départ pour l'étranger, surtout là-bas. J'ai peur qu'il ne s'en prenne à moi... Tu ne veux pas attendre ? Tu me laisses toute seule face à lui, ce n'est pas juste... Quand il est contrarié, il est capable de tout !

— Ne dis pas ça... Il sait parfaitement que tu n'as rien à voir dans cette décision... Et, je reviendrai.

— Je le connais mieux que toi... Il ne te lâchera pas comme ça. Es-tu seulement certaine d'être acceptée par ces gens ? Ton message n'a jamais obtenu de réponse...

— Je verrai bien...

— Je te donne l'adresse de ton oncle à Noth. Depuis les événements, je ne reçois plus de nouvelles mais j' imagine qu'il vit toujours au même endroit. Je vais lui écrire une lettre, qu'est-ce que tu en penses ? Ce serait la première fois en dix ans. Nous nous sommes quittés un peu fâchés, je voudrais réparer ça. Si tu es

gentille, il me pardonnera peut-être.

— Promis, maman. Prends ton temps.

Lorsque sa mère lui glissa l'enveloppe dans la main, elle y ajouta de l'argent. Fonda fut touchée par ce geste parce qu'elle la sentit troublée. Avant, ce n'était que des recommandations de principe ou des reproches, elle semblait douter encore de sa résolution. Mais, cet argent qu'elle donnait avait un sens plus profond. Elle encourageait sa fille à mener à bien son projet. Du moins, c'est ainsi que Fondia comprit les choses jusqu'au moment où sa mère dévoila ses motivations profondes.

— Comme ça mon frère ne pourra pas dire que je t'ai négligée... N'hésite pas à te montrer généreuse.

Fondia laissa cette petite phrase retentir dans sa conscience et prendre tout son sens puis elle passa en revue ce qu'elle avait entendu au cours de leur entretien. Préoccupée par sa propre situation, par l'opinion de son frère ou la colère de Rogané, sa mère la laissait partir au bout du monde sans s'inquiéter sérieusement des incertitudes du voyage. Fondia la connaissait, elle était désormais incapable de s'émouvoir pour les problèmes d'une personne plus jeune qu'elle. Un sentiment d'amertume l'envahit en quelques instants. Elle ne partageait pratiquement plus rien avec cette femme qui restait accrochée à son passé, celui-là même qui l'avait détruite quand elle était petite fille, rêvant toujours de la grande époque où elle avait dominé la ville, fascinée par la virilité de son mari, sa propre gloire ; un mélange de sensualité et de vanité qui adoucissait probablement son déclassement. Quand comprendrait-elle que cette vie brillante avait ruiné la sienne, anéantit son enfance ? L'orgueil de Fondia se révolta. Sa mère ressemblait à sa belle-mère ; toutes les femmes de Rogané avaient les mêmes faiblesses...

— Tu as l'air fâché, ma chérie...

— Mais, non. Qu'est-ce que tu vas chercher. Allez, au revoir, maman. Ne t'inquiète pas. Je suis invulnérable !

Quand Fondia rentra à la maison, elle reconnut la voix de Macia, son rire rauque. Elle tenta de rejoindre sa chambre sans être vue mais son père l'interpella au passage.

— Fondia ! Viens ici, s'il te plaît.

Elle s'avança dans la grande pièce où ils se tenaient tous les deux, l'un contre l'autre, un verre à la main. Fondia savait que son père n'oubliait pas les offenses. Elle n'allait pas échapper à un règlement de comptes.

— Tu es calmée ? On peut parler ?

— Je t'écoute...

— N'inverse pas les rôles ! N'as-tu rien à me dire ?

— Non, je ne crois pas. Je suis fatiguée... Je peux aller me coucher ? Je dois me lever tôt.

— Pas si vite ! Ta conduite de ce matin était inacceptable ! Tu entends ? Je veux que tu me promettes de te corriger. Et épargne-moi ce petit air arrogant. Ça ne prend pas avec moi !

— Je ne t'ai pas manqué de respect, il me semble... Qu'est-ce que tu veux ?

— J'exige des excuses. Tu m'as profondément contrarié.

— Tu t'es emporté contre moi, injustement ! Je ne saurais pas de quoi m'excuser. Nous nous sommes disputés parce que je t'ai tenu tête, pour défendre des idées. Je t'ai fait part de mes projets. En quoi cela pourrait justifier des excuses ?

— Tu es ma fille ! Tu vis chez moi ! N'est-ce pas suffisant ?

Il ne pouvait pas savoir que demain, avant six heures, elle serait loin.

— Tu ne réponds pas ? Tu persistes ?

Elle connaissait les méthodes de son père. Souvent, elle avait cédé à ses injonctions pour avoir la paix. Mais, elle s'obstina parce qu'il était vraiment odieux et que, pour une fois, elle ne pourrait pas être sanctionnée. Le sourire qui flottait sur les lèvres de sa belle-mère lui rappela pourquoi elle avait décidé de partir. Après un moment de tension silencieuse, il la congédia.

— Sors d'ici ! On réglera ça plus tard. Je n'ai pas envie de me fâcher maintenant.

Il n'oublierait pas, elle le savait.

C'était décidé, elle allait partir avec ou sans l'autorisation de son père, le soutien de sa mère. Enfermée dans sa chambre, Fondia sortit un petit carnet de

son tiroir et elle en caressa doucement la couverture. Elle avait anticipé qu'un jour, sur un coup de tête, elle déciderait de fuguer alors elle avait établi la liste des choses à faire avant de disparaître. Rien ne manquait ; c'était assez drôle ce sens du détail, cette prévoyance méticuleuse. Pourtant, en relisant les conseils qu'elle s'adressait à elle-même, elle éprouva l'envie de pleurer. Elle n'était pas prête. Ces enfantillages ne l'aideraient pas à surmonter le sentiment de panique qui la paralysait. Dans le sud, loin de tous, elle allait connaître la solitude totale. Elle eut peur soudain. Les communications n'avaient pas été rétablies sur tout le territoire, on évoquait des tensions aux frontières, chaque correspondance se faisait dans l'incertitude... Mais, elle savait tout cela depuis longtemps ; il ne fallait surtout pas s'enliser dans le doute. Elle sécha ses larmes et elle entreprit de préparer ses affaires. Pour ne pas être angoissée, elle devait agir.

Après une nuit de mauvais sommeil, Fondia quitta sa maison avec pour seul bagage un petit sac de toile. Comme souvent, elle était en retard, elle avait juste le temps de se rendre à la gare. Mais, après quelques pas seulement dans la rue, une émotion inhabituelle l'empêcha d'aller plus loin. Elle se souvenait très bien : ici même avait eut lieu une terrible dispute entre ses parents. Elle avait alors découvert le cynisme de son père, la grossièreté de sa mère. Tandis qu'ils s'invectivaient publiquement devant leur porte, un grand désarroi l'avait fait basculer dans un autre monde. Comme elle les avait détestés ce jour-là... Quinze ans plus tard, c'était la même petite fille qui réalisait son vœu de fuir le foyer familial. Rien n'avait changé, elle se sentait toujours aussi démunie face à la disparition brutale des représentations idéalisées de son père et de sa mère, son jugement restait aussi sévère sur leur incapacité à former une famille. Un tumulte émotionnel emportait tout dès qu'il s'agissait de son enfance, du divorce de ses parents, de la carrière politique de son père. Elle songea à son petit carnet. Il l'aiderait à y voir plus clair dans ce chaos, à discipliner ses accès de désespoir, à pardonner peut-être. Après quelques minutes, la crise se termina, elle put reprendre sa marche, doucement, comme une convalescente, Elle n'avait plus huit ans, elle n'avait plus peur, elle décidait de sa vie.

Mais, en arrivant près de la gare, son cœur se serra de nouveau. Elle se sentit défaillir. Il était encore temps de rentrer à la maison. Une seconde, elle douta de son choix puis elle aperçut des voyageurs qui parlaient entre eux, les uns paraissaient impatients de partir, les autres visiblement abattus par la perspective d'une longue séparation. Eux aussi, ils éprouvaient des sentiments forts et pourtant, ils n'envisageaient pas de renoncer et puis, cette part d'aventure, elle la

désirait presque autant que sa liberté. N'avait-elle pas rêver pendant des années de prendre la route ? Désormais, plus personne n'allait vers la grande vallée. On avait peur des voyages. Mais, peu importait, elle devait quitter la capitale, en terminer avec cette partie de sa vie, elle n'avait plus le choix.

Le conducteur lança le signal du départ. Les voyageurs solitaires montèrent les premiers tandis que les couples, les familles s'étreignaient précipitamment. Fondia resta sur le quai, indécise jusqu'au dernier moment puis elle grimpa à bord comme elle aurait sauté dans le vide. Les portes se refermèrent derrière elle. Pendant quelques instants, elle se sentit libre puis, très vite, l'impression d'être prisonnière d'une décision inconsiderée la mit en panique. Pour échapper à la tentation d'interpeller le chauffeur avant la sortie de la ville, elle se rappela tout ce qui justifiait son départ : la tyrannie de son père, l'indifférence de sa mère, cette propagande qui pollue la vie intellectuelle, sa solitude... Autant de bonnes raisons qui n'empêchèrent pas sa gorge de se dessécher sous l'effet d'une anxiété croissante. Elle sortit son carnet et commença à écrire.

Je suis partie, j'ai quitté la maison, j'ai osé. Je viens de décider de tenir ce journal de voyage. Comment peut-on être à la fois aussi angoissée, excitée, désespérée, impatiente ? Toutes les émotions arrivent en même temps et je ne peux pas les exprimer. J'éprouve également un sentiment de culpabilité. J'aurais voulu affronter mon père jusqu'au bout, partir en l'ayant défié ouvertement. Mais, je ne pouvais pas prendre le risque de l'avertir de mon départ. Le seul problème, c'est mon incapacité à surmonter certaines émotions. Ce matin, deux fois de suite, j'ai été submergée, physiquement empêchée d'agir, de vivre, d'être. Je dois absolument régler cette question.

Heureusement que maman m'a donné l'adresse d'oncle Kio. Cela m'enlève un grand poids. Je prends peu à peu la mesure de ce que ma décision implique. En reportant le véritable départ à la prochaine étape, je gagne un peu en sérénité. Pour l'instant, je rends tout simplement visite à un parent qui habite aux portes de la grande vallée. A mon âge, il est temps de découvrir le monde. Ce n'est qu'un petit séjour d'agrément. Je sais bien que ce n'est pas tout à fait vrai mais cette éventualité d'un prochain retour apaise la crainte que m'inspire mon père...

Pourtant, mon coeur bat à toute vitesse depuis près d'une heure. Le paysage, je le connais, c'est celui que je vois depuis ma chambre. Le chemin est cahoteux mais je n'ai pas peur d'un accident. Si mon coeur bat aussi vite, c'est parce que

je sais que je ne vais pas revenir avant longtemps, que cette décision est une étape cruciale dans ma vie, que mon père va tout faire pour m'empêcher de rejoindre le centre de recherche. Il ne veut pas que je découvre la vérité. La guerre a détruit tant de choses... Au lieu de reconstruire, il veut achever cette destruction et repartir à zéro... Pour moi, c'est une faute. Je peux deviner sans difficulté le mobile de cette impatience. Tant de gens ont des choses à cacher : leurs exactions pendant le conflit, leurs trafics, leurs lâchetés, leurs trahisons... C'est ce qui explique le succès de ses idées auprès des fripouilles qui veulent effacer les traces de leurs forfaits... Il sait que je vais revenir plus forte ; pour reprendre son vocabulaire, sa propre fille deviendra alors une menace. Mon coeur bat très fort parce que j'ai commis l'irréparable.

Hier soir, après avoir vu ma mère, j'ai voulu parler avec Ancalina et Moty. Je crois que, symboliquement, elles représentaient le monde que je devais quitter, mon passé. Nous avons dîné ensemble. Tout allait bien jusqu'au moment où j'ai annoncé que je partais. Je n'aurais pas dû attendre aussi longtemps, Ancalina l'a mal pris. Je lui ai expliqué que je ne savais pas comment amener le sujet, que j'étais émue... Moty n'osait rien dire tandis que sa soeur n'arrêtait pas de parler sur un ton péremptoire, presque exalté. Je faisais semblant d'affronter un danger alors que je savais pertinemment que mon père ferait tout pour me sortir d'affaire en cas de mésaventure. Et puis, quel besoin j'avais d'engager son nom dans une entreprise douteuse qui ne manquerait pas d'être considérée comme une provocation par les patriotes... Elle était si venimeuse que j'ai failli pleurer. Je me suis maîtrisée et je lui ai demandé pourquoi elle s'emportait contre moi. Elle ne m'a pas répondu, j'ai eu l'impression de parler dans le vide. Aucune d'empathie, pas d'élan d'amitié, rien. Il s'agissait de Moty. Sa colère venait de là, de notre secret. Nous avons dû penser la même chose au même moment parce que les masques de l'hypocrisie sont tombés d'un coup, Ancalina a cessé brusquement de cacher ce qu'elle ressentait. "Tu te prends pour qui ? Tu devrais soutenir ton père, aider Macia dans son oeuvre de reconquête... Elle sacrifie sa vie à la cause de l'alliance. Le sud ne t'apportera rien. Tu parles du passé... Tu as déjà oublié les atrocités ? Les massacres, les violences. Ce sont des monstres.... Comme toujours, tu ne penses qu'à toi. Tu piétines les autres...". J'ai répliqué sans vraiment réfléchir que nos troupes avaient elles aussi commis des crimes... Ma réponse a jeté le feu aux poudres, comme si mes hérésies contre la propagande officielle et mon histoire avec Moty, c'était le même mensonge, le même scandale. Ancalina a pris une mine dégoûtée puis elle m'a dit qu'elle était profondément choquée par ma réponse, qu'elle avait honte pour moi, la fille de

Rogané, héros de la guerre de libération. Je n'avais tout simplement pas le droit de salir la mémoire de nos soldats. Elle ne l'a pas dit mais j'ai entendu en secret : "ni le droit de salir ma soeur...". Elle s'est levée de table, indignée. Moty a hésité un instant, car elle avait sans doute une chose à me dire, mais, à son tour, elle s'est redressée, les yeux pleins de larmes... Elles sont parties sans un mot, sans se retourner et je suis restée seule.

Quand je parle avec les gens, je vois bien qu'ils ont gardé de nombreux souvenirs de leur enfance : les anniversaires, les rencontres, les fêtes, les voyages, les moments difficiles aussi, les évacuations, les déplacements, les accidents. Moi, je ne me souviens de presque rien. Mon passé demeure un brouillard d'où émergent quelques événements privés de sens. Je vais les noter et peut-être que cet effort m'aidera à reconstruire une trame pour fixer les autres souvenirs qui flottent, imprécis, dans ma mémoire. Je vais m'attacher aux détails, je suis certaine qu'ils renferment le secret des événements disparus. J'ai déjà remarqué ça. On se souvient d'une chose insignifiante, la couleur d'un vêtement, l'odeur d'un parfum, la présence d'un objet mais on ne se souvient pas de l'essentiel, de ce qui s'est passé, de ce qui s'est dit. Or, si la mémoire persiste à conserver ce détail insignifiant, c'est certainement parce qu'une chose marquante est arrivée à ce moment-là.

Un exemple. L'autre jour, je suis passée dans une ruelle. Le long d'un mur, j'ai reconnu une fresque. Ce fut comme un éblouissement. Je connaissais ce motif géométrique depuis très longtemps. Il m'a paru évident que c'était même un de mes plus anciens souvenirs. Impossible pour moi de me rappeler autre chose que ce motif. Il ne pouvait pas y avoir de confusion, j'étais venue à cet endroit dans ma plus tendre enfance. Mais, comment retrouver la trace de ce qui m'avait alors marqué ? J'ai interrogé ma mère qui m'a dit qu'elle n'allait jamais dans ce quartier. Elle me répondait et, au fond de moi, j'entendais une voix qui me disait, "elle ment". Cette voix s'est mis à crié si fort que je l'ai regardée en lui demandant d'un air anxieux, "Tu es sûre ?". Elle a hésité. "Comment être certaine, m'a-t-elle répondu, c'est si loin". J'ai insisté. Elle a fini par me dire qu'elle se rappelait qu'une de ses amies habitait là, qu'elle m'emmenait avec elle quand il n'y avait personne pour me garder. Et puis, elle s'est tue brusquement. Elle ne voulait pas s'avancer davantage. J'ai pensé immédiatement qu'elle continuait à me mentir. J'avais trois ans, quatre ans et elle se rendait chez un homme pas chez une amie... Je crois qu'elle a suivi le cours de ma pensée sur